

LE ROYAUME DES ENFOIRÉS

www.editionsphebus.fr

Titre original : *Hollow Kingdom*
© 2019 by Kira Jane Buxton

Pour la traduction française :
© Phébus/Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-7529-1298-5

KIRA JANE BUXTON

LE ROYAUME
DES ENFOIRÉS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
STÉPHANE ROQUES

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

*Pour Jpeg,
qui m'a appris à voler*

Voilà bien toute la vanité et la prétention de l'homme à considérer qu'un animal est obstinément sot parce qu'il oppose un silence obstiné à la vacuité des pensées humaines.

MARK TWAIN

P.M.

La petite maison d'un artisan à Ravenne,
Seattle, État de Washington, États-Unis d'Amérique

J'AURAIS DÛ M'EN DOUTER depuis longtemps, que quelque chose clochait dangereusement. Comment peut-on passer à côté d'un truc aussi important ? Il y avait eu des signes, des signes aussi lents que la sève, cette lave couleur ambre qui engloutit un conifère rongé par la maladie. Aussi lents qu'un serpent à sonnettes qui glisse vers vous, colorant l'herbe d'écailles ventrales. Mais parfois, on ne voit les signes que lorsqu'on se trouve sur les plus hautes branches de la prise de conscience.

Un instant plus tôt, tout allait bien. Big Jim et moi jouions dans le jardin. On habite ensemble, voyez-vous. Une relation platonique agrémentée d'un soupçon acidulé de symbiose. J'ai la chance de vivre avec un électricien dans un quartier convenable de Seattle, et lui profite d'une comique à domicile. On a décroché le coquetier, ce qui tombe bien, les œufs à la coque étant mes préférés.

Donc, Big Jim et moi étions dans le jardin. Il avait une bière Pabst Blue Ribbon à la main – du classique, avec Big

Jim – et s’est baissé pour arracher une mauvaise herbe de la taille d’un labradoodle. Tout pousse allègrement, dans notre État de Washington : mousse émeraude, pommes Honeycrunch, cerises douces, rêves démesurés, addiction à la caféine, et tendance aiguë à la passivité-agressivité. Nous avons aussi légalisé l’herbe, ce que Big Jim se plaît à saluer d’un déchirant cri du cœur : « Ouais, putain ! »

Où en étais-je ? Ah, oui. L’éclat du vernis doré de cette soirée d’été recouvrait le jardin, sa fontaine à grosse grenouille et l’autre crâneur de nain de jardin à la con que j’essaie de saboter depuis que j’habite ici. Et puis l’œil de Big Jim est tombé. Genre, tombé de sa tête, putain. Il a roulé sur l’herbe, et en toute honnêteté, Big Jim et moi avons été pris de court. Dennis, lui, n’a pas cillé, et s’est jeté sur ce fourbe d’œil. Dennis est un limier doté d’un QI d’opossum trépassé. Franchement, j’ai déjà vu des dindes avec plus de neurones. J’avais suggéré à Big Jim qu’on se débarrasse de Dennis à cause de son effarante incompetence, mais Big Jim ne m’avait jamais écoutée, bien décidé à garder un colocataire dépourvu de tout instinct de commandement et qui passe 94 % de son temps à se lécher les couilles. Les crocs de Dennis étaient à moins de trente centimètres de l’œil quand je m’en suis saisie, le posant en équilibre sur la clôture pour le mettre hors de sa portée. Big Jim et moi avons échangé un regard, ou une espèce de regard de trois quarts, puisque évidemment il ne lui restait plus qu’un seul œil. Tout en prenant mentalement note d’ajouter ça à ma pétition pour obtenir l’expulsion de Dennis de notre domicile (quand on tente de bouffer l’œil

de son coloc, on dégage, non ?) j'ai demandé à Big Jim si ça allait. Il n'a pas répondu.

« Mais putain ! » il a fait, portant sa grosse main à la tête, et c'est la dernière chose que je l'ai entendu dire. Big Jim a battu en retraite à l'intérieur sans finir sa Pabst Blue Ribbon. Encore un signe. Il a passé les jours suivants au sous-sol de notre maison où se trouve le frigo à bière et un autre bourré de viande. Et il n'a rien mangé. Aucun des succulents canards ou chevreuils qu'il avait abattus avec amour d'une balle en pleine tête. Les choses se sont encore aggravées quand il a raté l'émission de *monster trucks* dont il nous chantait les louanges depuis des semaines. J'ai tenté de le raisonner, de lui faire manger un morceau de banane – j'ai retiré les parties trop mûres parce qu'il est tatillon – quelques-uns de mes Doritos, et même des friandises de cet idiot de Dennis. Rien. Et puis il a commencé à faire les cent pas. Il s'est mis à arpenter le pourtour du sous-sol, secouant la tête d'un air mélancolique comme l'ours lippu du zoo de Woodland Park. J'ai d'abord cru que Big Jim tentait de creuser un sillon en forme de cercle pour installer une canalisation, ce qu'il excellait à faire. Mais son œil se perdait dans le vide, il avait cessé de parler avec moi, et il s'est mis à baver plus abondamment que Dennis, c'est dire.

J'aimerais faire remarquer qu'au cours de cette période, chargée de forte tension émotionnelle et d'une incertitude générale, Dennis n'a absolument rien fait d'autre que pisser sur le fauteuil inclinable et gerber sur le tapis. J'ai fait de mon mieux pour nettoyer, mais ce n'est vraiment pas à moi de m'occuper de lui.

Il y avait eu de premiers signes plus subtils, à condition de les regarder avec les lunettes à rétroviseur intégré que Big Jim réclamait désespérément après chacun de ses rencards Tinder. Avant l'expulsion de son œil, Big Jim avait eu des trous de mémoire. Il avait oublié quelques rendez-vous, son portefeuille, et jusqu'aux clés de la maison, ce qu'il m'avait reproché parce qu'il est persuadé que je suis une « klepto géante ». Eh, je suis juste une nana qui aime bien enrichir ses collections cachées. Qui n'aime pas les plus belles choses ? Il m'a dit que certains de ses mots restaient coincés, qu'ils lui collaient à la langue. Quand je lui ai proposé une petite auscultation orale, il m'a littéralement ignorée. Il est devenu léthargique, une subtilité que je suis peut-être la seule à avoir remarquée, dans la mesure où Big Jim a autant de ressort qu'un paresseux empaillé. Mais je le connais bien, et j'ai vu la différence. Il a cessé de sortir Dennis, ce qui a eu des conséquences désastreuses sur les coussins du canapé, paix à leur âme.

L'œil buissonnier a été un tournant dans notre existence. Je l'ai rangé dans la boîte à biscuits au cas où Big Jim veuille s'en servir plus tard. Mais il n'a plus jamais été le même. Aucun d'entre nous d'ailleurs.

J'hésite à aller plus loin de peur que vous ne me jugiez et ne veuillez pas écouter la suite de mon histoire. Néanmoins, dans l'intérêt d'une divulgation complète, je me dois de vous dire toute la vérité. Vous le méritez. Je m'appelle Petite Merdeuse et je suis une corneille d'Amérique. Vous me suivez toujours ? Les corneilles ne sont pas très appréciées, voyez-vous. On nous dénigre parce

que nous sommes noires, parce que nos plumes ne sont pas pourvues des majestueuses taches du faucon à queue rouge, ni du cobalt enchanteur du geai bleu, ces pauv' cons. Non, non, nous ne sommes pas aussi délicates et fantasques que le colibri, pas aussi sages que la chouette – qui porte particulièrement mal son nom, à propos – ni aussi « adorables » que le rondouillard ovoïde, plus communément connu sous le nom de pingouin. Les corneilles sont annonciatrices de mort et de présages, bons et mauvais, pour citer Big Jim qui cite Google. Des farceuses ailées et nocturnes associées au mystère, à l'occulte, à l'inconnu. À l'au-delà, où qu'il soit – à Portland ? Quand on nous voit, on pense aux morts et à la poésie super glauque. Il faut bien admettre que le fait de se repaître allègrement d'entrailles de poissons dans une décharge n'arrange rien, mais bon.

Donc, la vérité, c'est que je m'appelle Petite Merdeuse (P.M. pour faire court) et que je suis une corneille domestiquée, élevée par Big Jim qui m'a appris les manières de votre espèce, qu'il appelle les « Enfoirés ». C'est à lui que je dois mon vocabulaire fleuri et mon nom incontestablement unique. Il m'a appris quelques mots d'Enfoirés. En raison des mésaventures susmentionnées sur Tinder, Big Jim et moi passons du bon temps, en tout cas beaucoup de temps, ensemble et j'ai plus d'un tour dans mon plumage. Je me suis habituée à bien des choses typiques des Enfoirés ; les fenêtres, les secrets et les poupées gonflables. Et je suis l'un des rares oiseaux qui aiment bien votre espèce, celle qui marche sur deux pattes et confectionne tout ce dont elle rêve, y compris

des Cheetos®. Je vous dois la vie. En tant que membre honorifique des Enfoirés, je suis là pour être tout à fait sincère et vous raconter ce qui est arrivé à votre espèce. Ce qu'aucun d'entre nous n'a vu venir.

BICHON FUTÉ
Une propriété à Bellevue,
État de Washington, États-Unis d'Amérique

BICHON FUTÉ était assis sur le rebord de la fenêtre, d'où les larmes qui coulaient sur la vitre saturaient son minuscule cœur brisé. Il posa son petit museau sur ses pattes avant et poussa un soupir éploré à l'idée de ce qui était son lot en ce monde : l'attente. Il ne faisait que ça, attendre. Attendre au réveil, et puis encore attendre, dénicher quelques friandises, et toujours attendre. Ne pas bouger et attendre. Bon chien.

Un trottement de pattes sur le marbre lui fit dresser l'oreille. Un regard de côté vers le sol lui confirma ce qu'il soupçonnait – le déjeuner venait d'arriver. Il verrait ça plus tard. Pour l'instant, il le suivit brièvement de ses tristes, tristes yeux, et le renifla de son triste, triste et parfait museau de bichon.

La solitude lui filait des démangeaisons. Reviendraient-ils un jour ?

La pire, dans tout ça ? La culpabilité.

Cette culpabilité qui grouillait dans son cœur comme

une armée de vers blancs (il n'avait jamais vraiment eu ce type de vers, bien sûr, mais les avait vus dans une pub avec les chiens les plus laids qu'on puisse imaginer). Le déjeuner passa dans la pièce d'à côté. Comme il y avait dix-sept pièces, il était parfois absolument épuisant de le suivre à la trace.

Bichon culpabilisait pour deux raisons. La première, c'est qu'il n'avait pas passé tout son temps à les attendre. Comme c'était un Mini Bichon Futé, il arrivait à se glisser par la chatière. Il l'avait fait plusieurs fois pour voir s'ils étaient dans le jardin, s'ils l'attendaient. Ou près de la grande fontaine. Ou près des écuries. De la grande piscine. De la petite. De l'endroit avec le filet et la balle jaune vif. Des voitures étincelantes. Mais ils n'étaient pas là. Il n'y avait que les chevaux. Certains respiraient encore. D'autres avaient les tripes à l'air.

La seconde raison, c'est qu'il avait passé la plupart de son existence à vouloir fuguer quand la Promeneuse de chien le sortait. Il feignait de vouloir aller au petit coin, aboyait devant la baie vitrée pour qu'on le fasse sortir dans le jardin. Dehors, dedans, dehors, dedans, dehors, dedans, jusqu'à ce qu'on lui dise de se coucher et d'arrêter de se comporter comme un insupportable coton-tige. Il avait même échappé plusieurs fois à la Promeneuse, sprintant sur l'interminable sentier, sa langue rose bonbon goûtant l'air de la liberté chargé d'effluves de purin, ses oreilles duveteuses virevoltant derrière lui, balançant du gravier à la face de la propriété.

« Fini le bichonnage de bichon ! » criait-il, sauvage, libre et d'une beauté indécente, telle une face de lune

toutes dents dehors. Une fois, il avait vraiment réussi à tromper la vigilance de la Promeneuse qui le retenait captif, et le Majordome avait collé partout des photos de lui avec des signes comme \$\$\$\$\$ et beaucoup, beaucoup de 000000000. On l'avait retrouvé dans la demi-heure.

Il existait un troisième motif de culpabilité. Son frère adoptif. Il ne l'avait pas toujours bien traité, vu que c'était un gros balourd que ses propres pets faisaient sursauter. Ce souvenir le rongeaient de culpabilité, même s'il était très fidèle à la vérité. Pierre Carlin n'avait pas été capable de supporter le silence de la grande maison quand la Promeneuse était partie. Il était devenu aussi fou qu'un chat mouillé, avait aboyé en direction des murs, grogné comme à l'approche d'une tempête et mordillé l'exquis manteau rembourré de Bichon Futé. L'idée d'une évasion par la chatière lui avait peut-être été suggérée par Bichon et contre toute attente, alors que son tour de taille excédait le diamètre d'un sac poubelle bourré de litière pour chat, Pierre Carlin s'était glissé dans la petite ouverture en faisant des yeux grands comme des soucoupes et en lâchant un pet auquel on s'attendrait plutôt de la part d'un Clydesdale. Avec force grognements, Pierre Carlin, cornemuse du monde canin, avait foncé sur le chemin de l'oubli, sans doute à la recherche de son homard en caoutchouc, Thermidor, que Bichon avait enterré dans le jardin.

Bichon repensa au jour où la Promeneuse était partie. Ce ne fut pas un jour de pique-nique où l'on se laisse porter dans un sac et où l'on boit du Veuve Clicquot. Ce fut un jour de hurlements. La Promeneuse avait du mal à aspirer l'air, avec ses yeux tristes et rougis et son nez qui coulait,

elle glapissait dans son téléphone. Bichon avait tenté de la reconforter, mais s'était fait repousser. La Promeneuse avait ouvert la porte, Bichon lui avait couru après, *NON, BICHON, NON MON PETIT*, et Bichon avait aboyé, mais la Promeneuse ne l'avait pas laissé faire, *RESTE, BICHON, ATTENDS! BON CHIEN!* et elle avait claqué fort la porte en s'engouffrant toute seule dans ce petit coin à grande échelle qu'était le monde, sans son Bon Chien Bichon.

Et la longue attente de Bichon avait commencé.

Qu'avait-il fait de mal? Si seulement il pouvait tout reprendre à zéro. Si seulement la Promeneuse pouvait repasser la porte avec un nouveau maillot des Seahawks pour Bichon; il ne se débattrait plus quand on le lui mettrait, ne ferait plus pipi sous le lit.

L'attente de Bichon était très longue et son sentiment de culpabilité très grand. Il fixait la porte avec des yeux qu'il imaginait parfaitement conformes aux standards de sa race, aussi brillants que les diamants du collier qu'il portait autour du cou. On lui disait souvent qu'il était très, très beau et parfait, on lui demandait qui était un bon chien, ce qui lui semblait être une question pitoyablement rhétorique. C'était lui, le bon chien, évidemment. Qu'est-ce qu'il lui manquait, ce temps-là! Pour être tout à fait franc, même les ronflements apoplectiques de Pierre Carlin lui manquaient.

Il attendrait là. Sans bouger. En bon chien. Continuerait de faire ses crottes en petits tas stratégiques partout dans la maison pour que, à son retour, la Promeneuse puisse reprendre son activité compulsive de ramassage. Une inquiétude étreignit les petits poumons roses de Bichon

– il y avait belle lurette qu’il n’était plus allé se faire limer les ongles, et au salon de beauté, on devait se demander où diable il avait bien pu passer. Le chaud giron de la Promeneuse lui manquait, son visage au goût de sel, les doux sons qui sortaient de ses lèvres rouges soyeuses et qu’elle réservait à Bichon. Prendre part à tout cela lui manquait.

La tristesse le prenait à la gorge comme un chien referme les crocs sur son jouet et il n’avait plus l’énergie de lutter. Bichon Futé posa la tête et dit adieu en silence à la maison et à tous les petits recoins qui l’entouraient. Il ne traquerait plus son déjeuner. Il avait attendu assez longtemps. Il succomba au frisson d’une ultime pensée pour Pierre Carlin parcourant seul ce petit coin à grande échelle qu’était le monde. Sans Thermidor. Sans ami. Et sans antipuce.

P.M.

La petite maison de l'artisan à Ravenne,
Seattle, État de Washington, États-Unis d'Amérique

QUELQUES JOURS après que l'œil de Big Jim eut giclé de sa tête et roulé par terre, il est devenu clair que j'allais devoir un peu prendre le relais. Pas qu'un peu, en fait. Comme Big Jim était trop occupé à taper du doigt contre le mur du sous-sol et à se livrer à l'imitation extraordinairement ressemblante d'un raton laveur enragé, j'ai effectué encore plus de corvées que d'habitude. J'ai mis le linge dans la machine et géré les appels du pied pas si subtils de Dennis à l'heure du repas, quand il a martelé sa gamelle comme s'il la considérait comme responsable de sa castration. Vu qu'il m'était difficile de remplir sa gamelle d'eau, je l'ai accompagné jusqu'au trône en porcelaine, ce qui fut répugnant et absolument révoltant. Franchement, même la brosse à chiottes avait plus de tenue.

Le matin, j'ai attendu que le jeune Enfoiré au casque rouge passe en vélo plus vite qu'une toupie dans un ouragan, et qu'il utilise son projectile noir et blanc pour décapiter un nouveau capitule d'hortensias. Il n'est jamais

arrivé. Ni le publipostage du concessionnaire automobile, les colis d'Amazon ou le nouveau numéro de notre abonnement à *Big Butts*TM. C'était curieux. Assez curieux pour que j'envisage de me brancher au grand futoir qu'est l'*Aura*. Vous ne le savez peut-être pas, mais dans le monde naturel, il existe un Internet. En anglais, on peut approximativement traduire ça par le mot *aura* parce qu'il est tout autour de nous. Ce n'est pas le même Internet que celui des Enfoirés, avec ses vidéos de chats grognons et de bébés pandas qui éternuent, mais il n'en constitue pas moins un réseau, un flux constant d'informations mises à notre disposition, si l'on prend la peine de se brancher et d'écouter. L'information circule quotidiennement par le biais des créatures ailées, du judicieux bruissement des arbres, et des percussions saccadées des insectes. Je ne vous dis pas combien de fois j'ai entendu un Enfoiré s'exclamer : « Écoutez le chant de cet oiseau ! Il veut attirer une femelle pour la reproduction », réduisant l'espèce ailée au statut de queutard licencieux (on n'est quand même pas des écureuils, merde). De fait, les oiseaux nous donnent des informations avec leurs couplets mélodiques, distillant des notes complexes, un peu comme les arbres quand ils murmurent leurs lents secrets dans le vent, sur les ailes des feuilles. Un torrent d'avertissements, d'histoires, d'adages, de poèmes, de menaces, de conseils, d'infos immobilières, de techniques de survie et de blagues absurdes est disponible pour qui veut bien se brancher. Tout le monde parle, il suffit d'être disposé à écouter.

Ça a sans doute un petit côté site de rencontres, mais pas autant que se l'imaginent les Enfoirés. Bien sûr, il

y a ceux qui refusent de s'en servir. Comme moi, qui ai eu accès au véritable Internet et n'ai jamais compris ce qu'on peut gagner à tout ce babil. Vous savez qui d'autre n'écoute jamais ? Les animaux écrasés. Ça ne devrait pas exister, les animaux écrasés. *L'Aura* regorge constamment d'histoires et de statistiques sur les voitures et le danger à s'approcher des longues lignes blanches. Les avertissements résonnent dans la stratosphère – de la punaise verte au goéland à ailes grises – mais ça n'empêche pas les idiots qui n'en font qu'à leur tête de finir en tortillas le long des trottoirs. Parfois, je me dis que de nombreuses espèces sont programmées pour refuser d'écouter les avertissements. Et c'est comme ça qu'on en arrive à l'extinction d'une espèce.

J'ai bravé *l'Aura*. Son silence. Le silence de *l'Aura* peut être un signal d'alerte. Soit parce qu'il n'y a pas assez d'oiseaux ou d'arbres alentour pour passer le mot. Soit parce que tout le monde se protège d'un prédateur qui rôde. Un survol du quartier m'a confirmé qu'il régnait sur les routes autour de notre maison un inquiétant silence – aucune voiture ne fonçait tel un frénétique coléoptère. Un peu comme si un dimanche matin venait de se poser pour faire son nid. J'en ai eu des frissons qui m'ont fait l'effet d'une armée de mites détalant sur mon plumage, et l'effroi a répandu une douleur sourde et insidieuse jusque dans la moelle de mes os d'oiseau.

Pour être franche, je sentais que quelque chose n'allait pas au-delà de notre porte brun-roux, au-delà des limites de notre quartier ensommeillé. Quelque chose d'énorme, de menaçant et sans doute très merdique, mais je n'aimais

pas l'idée de laisser Big Jim seul, il fallait que je règle tout à la maison et que j'attende qu'il se sente mieux avant qu'on puisse affronter le monde ensemble – toujours ensemble. J'allais le voir toutes les heures pour vérifier s'il allait bien, je lui apportais de la saucisse italienne, des Funyuns[®], et les deux Cheetos[®] que j'étais disposée à partager. J'ai même fait rouler une boisson énergétique Monster en bas de l'escalier du sous-sol pour lui. Il ne s'intéressait plus à rien en dehors du fait de baver et d'écorcher son doigt sanguinolent contre le mur. Je lui ai apporté les clés de sa bien-aimée Ford F-150 gris métallisé avec son autocollant CONTINUE DE KLAXONNER, JE RECHARGE MON FLINGUE pour voir si une virée était susceptible de le requinquer. Les clés argentées ont attiré son attention un bref instant, puis il a grogné, m'a aboyé dessus (ce n'est pas une image, il a refermé sa mâchoire d'un claquement de dents), et s'est remis à racler son doigt contre le béton. J'ignore de quoi il souffrait, mais c'était grave. Quand, après plusieurs jours de ces bizarreries du sous-sol, il ne s'était toujours pas masturbé, ni plaint de la conjoncture économique, j'ai fait preuve d'ima-Jim-nation et aussitôt décrété l'état d'urgence.

Big Jim était en pleine crise et c'était à moi d'arranger une fois de plus la situation. J'étais sûre de savoir quoi faire, un instinct inné, naturel, vibrant en moi. D'abord, il fallait réussir à détourner l'attention de Dennis. Après l'avoir regardé chier dans la rosace de la guitare de Big Jim et se prendre la porte de la cuisine en pleine gueule, je me suis sentie rassurée. S'estimant attaqué, sa priorité était désormais de se venger sur le bouton de porte. Il

semblait improbable qu'il s'aventure au sous-sol avant un bon moment, vu son idée fixe et la ténacité de sa rancune. D'ailleurs, depuis que l'œil de Big Jim était tombé, Dennis gardait ses distances avec lui. Meilleur ami de l'homme, tu parles ! Plutôt son parasite le plus nécessaire, capable de vous échanger en un clin d'œil contre une friandise pour chien à base de pénis de bœuf.

J'ai pris mon envol par la fenêtre de la cuisine, ai survolé le jardin, et suis montée dans le ciel gris loup par-dessus la silhouette des conifères pour évaluer la situation générale. Seattle a beau être une ville plus assoiffée que la plupart, ce jour-là, les pluies stagnaient sur les hauteurs. D'ordinaire, Big Jim et moi sillonnons Seattle dans sa camionnette puisqu'il bosse dans des tas de maisons pour résoudre toutes sortes d'emmerdements électriques et que nous passons beaucoup de temps chez Home Depot et à l'animalerie, mais je ne m'aventurais jamais loin toute seule. Aujourd'hui, je n'avais plus le choix. C'était une mission pour Big Jim.

De la plus haute branche d'un sapin de Douglas, tout semblait silencieux à l'exception du papotage des écureuils que j'ai tâché d'oublier (impossible de faire abstraction de ce qu'ils disent, ce qui est malheureux vu que les écureuils sont des détraqués sexuels de premier ordre). À l'approche de ma destination, j'ai été distraite par un spectacle insolite. La curiosité m'a prise par le bec pour ne plus me lâcher – si vous croyez que les chats sont fouineurs, essayez un peu d'être une corneille éclairée. J'ai tendu le cou pour mieux voir et me suis approchée d'une scène de chaos. Dix roues suspendues en l'air. Un arc-en-ciel

d'essence, des flaques d'huile noire. Mon esprit a mis du temps à débrouiller le merdier que j'avais sous les yeux. Du vert à la place du jaune, du jaune à la place du vert. J'ai fait une descente en piqué et reconnu un bus de la King County Metro, retourné sur le toit. Le bus était rentré dans le mur latéral de l'église du Saint-Sacrement, percutant de plein fouet les côtes de brique rouge de l'énorme édifice. Quand Big Jim a bu un peu trop de Pabst Blue Ribbon et qu'il pique un roupillon la bouche ouverte, la télé déverse souvent son lot de programmes religieux, ce qui explique que j'en connaisse un rayon sur les églises et la vente pyramidale. J'attends qu'il ronfle pour zapper sur les chaînes Histoire, Discovery, CNN, Cuisine, Voyage, et parfois Bravo TV, voilà pourquoi j'en sais tellement sur les manières exceptionnelles des Enfoirés. Big Jim clame qu'il est d'une grande piété, affirmant que sa religion se fonde avant tout sur le dogme du whisky on the rocks et des femmes. Je voyais bien le rapport entre les deux – la plupart de ses copines étant de vrais glaçons.

Je me suis posée sur une roue retournée et j'ai doucement tapé du bec sur l'enjoliveur pour me reconforter. J'en avais besoin – quelque chose ne tournait vraiment pas rond. J'ai jeté un œil en dessous. Toutes les fenêtres du bus étaient brisées et maculées de rouge. S'il y avait une leçon à tirer des films d'horreur de Big Jim, c'est qu'il ne faut jamais se mettre en situation de danger, surtout quand on est une blonde en tenue légère avec des implants mammaires ou un Enfoiré à peau noire – cela dit, je n'étais qu'une corneille, alors j'ai continué. Je suis entrée dans le bus où j'ai senti un mauvais présage peser sur mes ailes.

L'odeur du sang retenait captif l'air fétide. Il n'y avait aucun Enfoiré dans le bus, mais j'ai trouvé deux sacs à main et un portefeuille. Les frissons m'ont repris. Un Enfoiré, ça n'oublie pas son portefeuille. Encore récemment, Big Jim avait fondu un fusible à cause de ça. Une grosse touffe de cheveux était collée à un des sièges dont les rangées pendaient au plafond, et j'ai trouvé un morceau de chemise déchirée et un ongle intact logé entre deux sièges. Le portefeuille contenait un badge doré et brillant de flic qui a fait monter en moi le besoin pressant et difficile à réprimer de le planquer. J'ai trouvé un chèque de salaire dans une enveloppe, une tétine, et un livre intitulé *Ne laissez pas le pigeon conduire le bus*. On avait l'impression que c'était justement ce qui venait de se passer. Je suis sortie de ce sinistre bus par le devant, qui n'avait plus de pare-brise, et suis entrée dans le ventre de l'église.

Le lieu de culte était caverneux, une vaste étendue avec une flèche et d'immenses portes en arche. Silence. Quand j'ai sautillé, mes pattes ont cliqueté et tapoté sur le plancher les parties qui n'étaient pas couvertes de mousse ou de flaques d'eau de pluie. J'ai fait attention de ne pas marcher dans les crottes de rats ; cette merde-là vous refile des maladies.

« Y a quelqu'un ? j'ai demandé, commettant l'erreur numéro un dans tout bon film d'horreur. Vous m'entendez ? »

L'intérieur de l'église était humide ; des flaques d'eau s'étaient accumulées à cause d'un trou dans la toiture. La mousse et les mauvaises herbes s'engouffraient dans les fissures. J'entendais le cri presque muet de termites

effrénés qui dévoraient le squelette de l'édifice. Des morceaux de plâtre étaient tombés en petits tas comme de la neige sur le sol mouillé. De la fiente blanche enduisait les fissures, même si je n'entendais l'inepte ramage d'aucun pigeon. Ils s'étaient fait la malle depuis belle lurette.

Une imitation d'Enfoiré en pagne baissait les yeux sur moi depuis un panneau de bois. Il portait un serre-tête en barbelés qui avait l'air assez inconfortable. Même si je savais que ce n'était pas un vrai, j'ai hoché la tête dans sa direction en signe de solidarité, me demandant quel crime il avait pu commettre pour mériter de se faire agraffer à du contreplaqué.

Et puis j'ai senti quelque chose. L'odeur caractéristique de la mort, âcre et viciée. La tension emplissait l'air, comme après une éruption de violence. Comme quand elle est trop forte pour retomber d'elle-même. J'ai trouvé la source de l'odeur. Posé sur le banc de bois devant moi, un élan. Ses bois gargantuesques pesaient sur sa grosse tête marron qui pendait au bord d'une rangée, une moitié de langue tombant de sa bouche définitivement ouverte. Sa fourrure était rouge et visqueuse et quelque chose avait rongé presque toutes ses entrailles et fait disparaître une jambe. Un rapide coup d'œil m'a confirmé que la jambe manquante n'était pas dans l'église.

« Y a quelqu'un ? » j'ai redemandé, avant de comprendre que cela équivalait à demander si je pouvais partager le sort de l'élan et de l'Enfoiré perforé. Il y avait un prédateur dans les parages. Du genre qui fait provision de jambes d'élan. Ferrailer ou décaniller ? C'était une question rhétorique pour moi. J'ai pris mon envol, m'élevant au-dessus

des bancs et des cierges éteints, filant devant les vitraux et dans le trou laissé par le bus. Les Enfoirés font le ménage derrière eux. Ils ne laissent pas de trous béants dans les églises, ni de portefeuilles et d'accessoires pour bébés Enfoirés dans des bus retournés. Ils n'autorisent pas la présence d'élans dans les églises. Ni de prédateurs. Si Big Jim savait qu'il y a un prédateur près de notre lieu de culte, bah, il prendrait Sigourney Weaver et *traquerait ce fils de*. Sigourney, c'est sa carabine à levier Marlin 336, baptisée ainsi en raison de la sensualité de ses lignes et de son côté fort en gueule. J'ai contrôlé ma respiration et battu des ailes encore plus fort, propulsée par ma détermination à mener à bien ma mission.

Le cerisier Yoshino sur lequel je me suis posée pour examiner ma destination ne m'a guère réconfortée. J'étais perturbée, sur les nerfs, et mes pattes ont été prises de tremblements. Je n'arrivais pas à secouer les frissons autant qu'ils me secouaient. Le drugstore Walgreens était semblable à lui-même, mais sans l'effervescence, le tumulte et le bruissement habituel de ses portes automatiques. Une sensation ne me quittait pas – celle d'une arête translucide coincée dans ma gorge. La sensation de plonger tête la première vers le danger. Je me préparais à faire un vol de reconnaissance au-dessus de Walgreens quand – BAAAAP ! – une force écrasante a percuté mon aile gauche, me faisant tomber du cerisier. J'ai poussé un cri. En chute libre, j'ai secoué la tête, déployé mes ailes, et me suis engouffrée dans une colonne d'air, me rétablissant et reprenant mon essor pour affronter mon assaillant. Il m'a dévisagée de ses yeux noirs perçants et a poussé une

série de sommations du fond de sa gorge ébène. Il s'est jeté sur moi, s'attaquant à mes ailes. Je me suis élancée dans les airs. La stridence de ses horribles cris m'écorchait le cerveau.

Merde. Un corbeau des campus.

Comme ils ne volent jamais seuls, j'ai immédiatement été accostée par la grosse rombière qui lui sert de femme et qui s'est jetée sur moi en piqué, pour me tirer sur les plumes. Puis elle s'est perchée sur mon cerisier, d'où elle s'est livrée à une agression verbale en règle. Je ne répéterai pas ce qu'elle m'a dit : très franchement, même Big Jim aurait rougi.

« Fichez-moi la paix ! » j'ai hurlé à Bonnie et Clyde. Ils ont continué à me cracher d'horribles insultes, me traitant de traître. Le mâle m'a jeté une capsule de bouteille avant de décoller, hilare, vers la silhouette des arbres. À ce moment-là, j'ai compati avec Tippi Hedren et me serais bien bu une bière. Big Jim dit tout le temps qu'il y a des limites, qu'il faut rester solidaire de nos semblables et ne pas mêler les autres à nos affaires. J'ai longtemps fantasmé sur la possibilité d'ériger une volière géante au-dessus de notre maison pour la mettre à l'abri de tous les nuisibles.

Les corbeaux des campus sont l'espèce de corbeaux la plus répandue à Seattle. Ils s'installent de nuit à l'est du campus Bothell de l'Université de Washington. Ils ne sont aussi qu'une bande de grosses roulures. UW Bothell, c'est surtout une immense fraternité étudiante réservée à une élite de crétins finis. Tous les soirs, de l'automne au début du printemps, le ciel nocturne vibre d'ailes aux reflets bleus quand des milliers de corbeaux se rassemblent sur

les bâtiments de l'UW avant de s'installer dans les zones humides à proximité du campus. Les Enfoirés trouvent ça fascinant et mystique. Pour ma part, je trouve cela très mal élevé d'envahir notre espace aérien, mais c'est comme ça. Je ne suis jamais allée sur le campus vu que je n'y suis pas la bienvenue, je ne peux donc vous dire ce qui s'y passe. À mon avis ? Lissage de plumes, crânage, et bière-pong. En général, quand je parle de mes affaires, je suis ostracisée par les corbeaux du coin – les « vrais » corbeaux – et me fais traiter de connasse en raison de ma proximité avec un Enfoiré. Je me fais traiter de tous les noms sur l'*Aura*, on me jette des branches et des pierres, on décrit ma mère dans les termes les plus fleuris. Le plus souvent, ça me glisse sur les plumes, mais de là à m'attaquer physiquement pour ce que je suis ? Parfois, ça m'ennuie vraiment. Personne n'a l'air de comprendre que si j'appartiens à mon espèce, ce n'est dû qu'aux hasards de la naissance. Personne ne comprend que j'aurais dû naître dans la peau d'un Enfoiré.

Une fois mes tortionnaires hors de portée de vue, j'ai tâché de prendre mon courage à deux pattes pour accomplir ma mission. J'ai pris une grande inspiration et me suis envolée, planant au-dessus du parking désert avant de descendre jusqu'aux portes automatiques de Walgreens. Elles se sont ouvertes dans un bruissement. Un éclairage au néon illuminait les rayonnages. Je me suis perchée au sommet d'une PLV Dos Equis en carton pour évaluer la situation. Comme dans l'église, tout était beaucoup trop silencieux. Trop immobile. Un grognement sourd est monté, se réverbérant jusque dans mes doigts.

J'ai sautillé nerveusement à cloche-patte et tendu le cou pour trouver la source du grognement, repensant à la jambe manquante de l'élan. Un autre grognement sourd a retenti, qui m'a fait sursauter. Je me suis envolée et posée à califourchon sur une boîte de Lucky Charms et une de Special K, d'où j'ai aperçu les coupables. Quatre Enfoirés s'étaient rassemblés autour d'une machine à prendre la tension artérielle, où ils se balançaient d'avant en arrière, la bave aux lèvres. Une pub pour le vaccin contre le zona était suspendue non loin de là. J'ai immédiatement reconnu le teint verdâtre de leur peau, la torsion anormale de leurs articulations, leur transpiration abondante, leurs yeux rouges injectés et leur bave sanguinolente. Ils tendaient tous le cou en avant, tels des charognards fureteurs, en quête de satiété. Ils n'arrêtaient pas de tapoter l'écran de leurs doigts noircis. Eux aussi souffraient du même mal que Big Jim.

J'ai décidé de mener une expérience, au diable la peur.

« Bonjour ! » j'ai crié dans un anglais parfait. Aucune réaction. « Bonjour messieurs ! » Une corneille qui parle, merde, et ça ne lève même pas le sourcil. Sans blague. Le monde était vraiment parti en couille. Ils continuaient de fixer la lueur de l'écran intégré, qui diffusait un film sur la santé cardiaque. De toute évidence, ils étaient nostalgiques de leur santé passée.

Aux aguets du moindre changement de leur comportement, je suis retournée à ma mission, ai déniché un sac plastique, suis passée derrière un comptoir saccagé sous la pancarte PHARMACIE, où j'ai rempli le sac de médicaments qui me semblaient tout indiqués pour Big Jim. E-Mycin,

Keflex, Lasix, Prilosec OTC, Monistat, fond de teint pour les jambes de la marque Sally Hansen et lotion nettoyante intime pour femme seraient tous efficaces. Leur combinaison guérirait sans aucun doute Big Jim. Walgreens nous avait déjà réussi par le passé. Je me sentais positive, importante – j’avais l’impression d’avoir un but.

Soulever le sac plastique s’avéra très difficile, mais grâce à des battements d’ailes déterminés et énergiques, j’ai pu faire du rase-mottes. Je suis passée au-dessus des Enfoirés patraques, du rayon rouge et rose des chocolats de la Saint-Valentin, en direction des portes automatiques. Juste au moment où j’approchais du boîtier vert brillant qui indique la sortie, mon sac plastique s’est penché et la boîte de lotion nettoyante intime en est tombée, s’écrasant sur le scanner de la caisse avec un grand bip. Et là, tout a déraillé.

Les quatre Enfoirés près du tensiomètre ont poussé un cri à vous faire exploser le crâne. Je les ai entendus marteler le sol, foncer vers la caisse. Deux Enfoirés en blouse blanche de labo, dont la présence m’avait échappé, ont sauté par-dessus le comptoir de la pharmacie et piqué un sprint comme des chevaux de course échappant aux flammes des tréfonds de l’enfer. Cou tendu en avant, doigts pointés, filets de bave sanguinolente. Et moi, en partie à cause de la panique et en partie parce que j’avais les serres glissantes, qui lâche ce foutu sac plastique. Les médocs – seule planche de salut de Big Jim – ont atterri sur la caisse enregistreuse et se sont dispersés aux quatre coins dans un grand fracas. Je suis descendue en piqué, remettant d’une pichenette les flacons de gélules dans le

sac. Un, deux, trois, Lasix, Prilosec, crème contour des yeux n° 7 triple action lissage et luminosité... Les cris des Enfoirés se rapprochaient, leurs pieds frappant le sol; l'un d'eux a renversé un présentoir de produits dérivés des Seahawks, envoyant valser rafraîchisseurs de bière, pantoufles, figurines de Russell Wilson et tasses. La porcelaine a voltigé et s'est s'écrasée contre les rangées de bouteilles de vin, qui ont volé en éclats et déversé leur liquide rouge sur le carrelage blanc. Les portes ont bruissé. Deux autres Enfoirés en tablier vert Taco Time sont apparus sur le seuil du drugstore, étirant le cou vers le plafond. Ils ont émis un cri primal à vous arracher la cervelle, leurs mains aussi noueuses que les branches d'un arbre en hiver. Keflex, Paxil, Monistat. Les deux nouveaux Enfoirés se sont élancés. Les quatre Enfoirés du tensiomètre ont viré au coin de l'allée du fond, à quelques secondes de là, les yeux étincelants comme un feu de forêt...

Gas-X, Dulcolax, sérum réparation, lotion nettoyante intime. C'est bon ! J'ai hissé le sac dans les airs, évitant de peu les coups des deux Enfoirés Taco Time qui s'étaient rués sur moi, des filets de sang coulant de leur bouche, lardant la caisse de traînées carmin et visqueuses. J'ai pris de la hauteur au prix d'un gros effort pour m'extirper du chaos, pendant qu'au ras du sol huit Enfoirés souffreteux vociféraient et grouillaient autour du scanner de la caisse, le tapotant de leurs doigts, les yeux en soucoupe. Puis ils ont levé en même temps leurs bras déformés au plafond, et j'ai tressailli, manquant de nouveau lâcher le sac. Ils ont formé un cercle autour du scanner qui a bipé. Simultanément, ils ont commencé à se taper la tête contre

le scanner. *Bim, paf, clac*, toujours plus fort. Du sang et de la chair giclaient, des morceaux de cervelle voltigeaient. L'attaque s'est poursuivie.

Je me suis démenée pour atteindre les portes et échapper à ces Enfoirés imprévisibles, à la recherche d'un abri et d'un moment de répit dans un conifère alentour. Après avoir accroché une poignée du sac plastique à une branche, je me suis posée et j'ai compris que ce n'était pas passé loin, qu'on m'avait presque arrachée au ciel. Aucun Enfoiré n'avait encore jamais montré le moindre signe d'agressivité à mon égard. Qu'auraient-ils fait s'ils m'avaient attrapée ?

Qu'arrivait-il aux Enfoirés ? Avec un peu de chance, la réponse se trouverait dans ma pochette cadeau et je commencerais par Big Jim, m'occuperais de lui pour qu'il recouvre la santé grâce à tous mes Cheetos® si nécessaire, après quoi on sauterait dans sa Ford F-150 avec le Glock et l'herbe dans la boîte à gants pour aller réparer les autres Enfoirés du quartier qui se sentaient patraques. On les réparerait, c'est sûr, car que deviendrait le monde sans les Enfoirés ? Cette idée m'a donné la nausée, la chair de poule, ce qui est idiot comme expression, vu que les poules ne sont jamais qu'une brochette de grosses dondons décébrées.

Depuis mon poste d'observation, j'ai reconnu quelqu'un au pied du conifère. Cette inimitable mise en plis aux reflets violets et ce sac de courses à pois. Dieu merci ! C'était Nargatha. Nargatha – dont la mère devait souffrir d'un grave syndrome d'indécision pour lui avoir donné un prénom formé de l'agglutination aberrante d'Agatha,

Margaret et Narnia – habitait à trois maisons de distance de Big Jim et moi. Elle était excentrique et si vieille qu’il avait fallu appeler un jour les sapeurs-pompiers de Seattle pour venir éteindre ses bougies d’anniversaire, mais elle avait toujours été gentille avec moi. Alors oui, elle me parlait toujours comme si je souffrais de lésions cérébrales irréversibles, mais c’était compensé par le fait qu’elle avait constamment à la main une friandise pour animaux. Big Jim l’aimait bien parce qu’elle nous apportait toujours une bouteille de whisky Fireball quand les Seahawks gagnaient. En baissant les yeux sur sa minuscule silhouette aux boucles violettes et nacrées, et au trench jaune comme une balle de tennis, j’ai éprouvé une pointe de soulagement et ma poitrine s’est emplie de chaleur. J’ai tendu le cou d’un côté et de l’autre pour mieux regarder. Cette inspection minutieuse m’a permis de comprendre qu’elle était en train de bouffer Triscuits.

Triscuits, c’est son schnauzer nain.

Mon estomac a fait un looping. J’ai observé la scène un moment depuis mon conifère, n’arrivant pas à croire ce que je voyais, jusqu’à ce que ce ne soit plus supportable pour mon estomac. Personne ne mérite de finir en hors-d’œuvre ! Surtout pas son loyal et bien-aimé Triscuits ! J’ai chancelé et laissé échapper un croassement d’horreur.

Les yeux fureteurs de Nargatha étaient de la même couleur que les plumes d’un cardinal. Des filaments écarlates et suintants pendouillaient à sa bouche. J’ai regardé avec horreur sa tête pivoter à 180°. Puis un os de son cou a craqué comme une branche sèche, et son crâne a entamé

un tour à 360°. Elle a levé les yeux sur moi, bavant du sang, et sa caboche a fait un tour complet, putain, comme une foutue effraie des clochers. Nargatha a poussé un cri de rapace désespéré, forçant trois écureuils à filer se planquer sans un bruit. La panique a étreint mon cœur palpitant. Les écureuils ne sont jamais silencieux, ces sales pervers. Ils ne sont silencieux que quand leur vie en dépend.

Triscuits. Nargatha bouffait Triscuits. Ma pensée suivante m'a fait régurgiter un Cheeto®. Nargatha souffrait du même mal que Big Jim. Nargatha bouffait Triscuits.

Dennis. J'ai attrapé le sac plastique, je me suis tournée vers la maison, et j'ai battu des ailes comme une folle.

CHANNIBAL
Une maison de Capitol Hill,
Seattle, État de Washington, États-Unis d'Amérique

IL Y A EU UN CHANGEMENT dans l'ordre des choses, sur lequel je n'arrive pas à mettre la griffe. Mes observations :

1. Tout est plus silencieux, dehors. Cela rend le jeu plus intéressant.
2. Il n'y a plus de voitures pour nous faire de la concurrence avec les écureuils.
3. Il y a *beaucoup* plus de choses à chasser.
4. Il y a beaucoup plus de chasseurs avec lesquels se mesurer. Des chasseurs de *toutes* sortes.
5. Il y a vraiment moins de fromage.

C'est peut-être dû au cycle lunaire, ou à un sortilège cosmique, ou au fait que j'ai fini par maîtriser mon art inné de la sorcellerie féline. Une chose qui n'a pas changé : mes Médiocres Servantes n'ont pas l'air de vouloir quitter la maison. J'ai l'impression, si toutefois c'est possible, qu'elles ont dégénéré. D'après mes calculs, elles passent

désormais 186 % de leur temps à grogner face au mur. Mais elles ont toujours été une forme de vie inférieure, qui ne vaut pas mieux qu'un ours à langue visqueuse frappé d'alopecie et doté d'un sens de l'équilibre absolument merdique. Ce sont des crânes d'œufs sur pattes qui manquent du bon sens le plus élémentaire et sont aussi réactives qu'un bugle bourré de crustacés.

J'ai regardé, grâce à ma vision sans égale aussi précise qu'un pointeur laser, mes Médiocres Servantes racler inlassablement du doigt contre le mur (enfin, ce qui leur reste de doigt). De haut en bas, de haut en bas. Elles auraient toutes deux urgemment besoin d'un toilettage en règle, auquel leur propre mère ne se risquerait même plus désormais. Aujourd'hui...

MINUTE ! LE TEMPS QUE JE ME TOILETTE L'INTÉRIEUR DE LA CUISSE.

Aujourd'hui, mes Médiocres Servantes – celle à longue crinière et celle recouverte de dessins sur la peau, qui adoraient rester à la maison pour parler chimie jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de café – sentent aussi bon qu'une litière réchauffée au micro-ondes. Elles n'allument plus leur boîte portable à revêtement métallisé, ce qui est vraiment égoïste puisque tous les chats savent que c'est l'un des meilleurs endroits pour faire la sieste. On me prive de mes sources de chaleur – la boîte portable à revêtement gris métallisé ; le dessus de la grande cabine blanche où l'on met la nourriture au froid ; la couverture du lit ; le dessus de leur sacro-saint « frigo à vin » ; les cuisses de la Médiocre Servante quand elle est assise sur le trône blanc qui vrombit. Elles semblent se livrer à une vague protestation

en refusant de remplir ma gamelle à protéines déshydratées. J'ai mené diverses expériences, recourant à des méthodes jadis infaillibles – tapoter la cafetière à piston, défaire leur pauvre tricotage, mâchouiller la couverture de tous les livres de la bibliothèque, chier sur leur oreiller, déchiqueter le canapé, bouffer tous les câbles Ethernet qui rampent comme des serpents, et pisser partout sur la couverture du lit – mais visiblement elles s'en fichent. Il faut bien admettre que ça m'impressionne. Elles s'en battent les flancs avec une constance qui commande le respect. Par exemple : l'une de mes Médiocres Servantes a laissé son bras au salon, ce qui en dit long, je crois, sur leur degré général d'ineptie. J'ai vaguement joué avec, mais j'ai trouvé sa puanteur repoussante et me suis remis à me lécher l'anus. Mon instinct était infaillible – elles n'avaient jamais vraiment été dignes de confiance.

Pendant un temps, j'ai persisté dans cette funeste relation en leur apportant des souris, des taupes, des rats, des moineaux, des pinsons, des merles, des troglodytes, des mésanges, et quelque chose de nouveau et d'excitant : un tocard en smoking qui prétendait être un manchot de Humboldt avant que je l'assassine. Je leur ai fait ces cadeaux, comme toujours, pour leur rappeler leur déficience et leur mettre sous le nez mes trophées de chasse, à ces faces de gode. Mais je ne suis pas fou ; je partage aussi mes cadeaux pour m'assurer que les cuisses de mes Médiocres Servantes sont assez rembourrées pour me prélasser dessus. Quand je lui ai offert l'oiseau noir et blanc en forme d'aubergine, qui pesait une tonne, à propos, la Médiocre Servante avec les dessins sur la peau a tenté de

me mordre, ses crocs jaunes et grumeleux manquant de peu ma queue. J'ai fait le nécessaire – je l'ai mordue en guise de représailles, lui sectionnant un doigt. Que j'ai tenté d'enfourer dans la moquette en le dissimulant comme une crotte indésirable.

Je ne leur ferai plus de cadeaux, exotiques ou autre. Je ne leur ferai plus grâce de ma présence. J'aurais dû me douter que tout était fini depuis qu'elles ont cessé d'empiler le nombre de boîtes Amazon indispensables à mes jeux. Non. J'ai pris ma décision, je quitte la maison. Tout ça va me manquer, c'est vrai, me lover dans leur chaud giron, contre leurs petits blobs raplaplas, tendre un guet-apens à leurs orteils sous la couette, être l'objet de leur vénération. Surtout, le fromage me manquera. Mais elles ne me manqueront pas autant que je leur manquerai. Je suis formidable.

Donc, après avoir méthodiquement bouffé le contenu de l'aquarium, je suis sorti par la chatière dans la grande étendue sauvage, pour toujours. D'ailleurs, j'avais gerbé dans tous les recoins de la maison. Il ne restait plus rien à décorer. Avant de partir, j'ai vérifié que j'avais bien déroulé tout le papier toilette.

Vivre dans la rue est imprévisible, cela requiert de la vigilance et une intelligence innée, deux qualités que je possède en quantité innombrable. Je chasse, je rôde, j'observe, je bricole. Et puis ma collection s'agrandit. Jusqu'ici, je me suis infiltré dans quatre cents maisons que j'ai pillées de toutes les chaussettes que je pouvais trouver. Je n'arrive pas à expliquer ma fascination envers ces délicieuses couvertures pour les pieds, tout ce que je peux vous dire, c'est

que j'adore les traîner partout en miaulant comme si j'avais le feu au poil.

Un point intéressant : hier, je m'occupais de mes importantes affaires sur l'un de mes territoires – ma dernière acquisition, une mosquée. Elle est immense et dorée, d'une sublime spiritualité avec ses vitraux aux couleurs de l'arc-en-ciel par lesquels entrent de luxuriants rais de lumière. Je chassais un rai de lumière quand, sans crier gare, un trouduc entre. Dans ma mosquée ! Mon urine sent plus fort que de l'acide fluorhydrique ; je ne vois pas comment je pourrais marquer plus clairement mon territoire. Qui peut bien ne pas respecter ce genre de barrière ? Vous savez qui ? Une gigantesque créature pilifère orange, voilà qui. Il est entré de sa démarche chaloupée, tel un caïd. J'ai sifflé comme une vipère, pour le prévenir que je faisais collection de fémurs. Il a eu l'air de sursauter, alors je lui ai demandé : *T'es quoi, toi, putain*, parce qu'il ne ressemblait pas aux habitants du coin, et il m'a répondu qu'il cherchait sa maison, et là j'en ai vraiment eu ma claque de l'appendice qui lui sortait de la bouche, alors je l'ai chassé de ma mosquée. J'ai sorti les griffes, prêt à mordre ; je me suis transformé en un vicieux rai de lumière argenté, marron et noir, le pouvoir du soleil en mouvement, si le soleil pouvait foutre des peignées. Il a compris le message. Il a déguerpi, sans trop savoir quoi penser d'un ninja aussi puissant. Mais je crains qu'il ne revienne parce qu'il a jeté un œil à ma planque de chaussettes, ou peut-être aux œufs que j'ai recueillis lors de mes razzias dans les nids, et je redoute vaguement qu'il veuille me tendre un piège. C'est une inquiétude légitime vu qu'il est aussi grand qu'un frigo à vin.

Je ne peux pas me plaindre. Je mène la belle vie. J'ai chassé et pillé, engendré cent trente chatons – à ma connaissance – auprès de vingt-six greffières et rien de tout cela ne perturbe mes seize heures de sommeil quotidien.

Et maintenant, vous pouvez aller vous faire foutre. Je n'ai rien de plus à vous dire.

P.M.

La petite maison d'artisan à Ravenne,
Seattle, État de Washington, États-Unis d'Amérique

JE SUIS ENTRÉE EN FLÈCHE par la fenêtre de la cuisine, où j'ai lâché le sac plastique à la dernière seconde. Les flacons qui contenaient les rations vitales de Big Jim sont tombés du rebord de la fenêtre et ont roulé dans l'herbe. J'ai traversé la cuisine, le salon, et j'ai descendu l'escalier du sous-sol, retenant ma respiration. Big Jim rasait le mur où je l'avais quitté, et se balançait en raclant le moignon qui lui restait à la place du doigt. Il faudrait penser à le changer, dès qu'il irait mieux. J'ai ressenti un soulagement. Aucune trace de Dennis. Je suis partie à la recherche de ce gros couillon.

Il était à la buanderie. Allongé sur un tas de caleçons sales de Big Jim, tête posée sur ses pattes aux coussinets noirs dignes d'un ours en peluche. D'abondants plis de peau cuivrée pendouillaient sur son front, lui bouchant la vue, et ses bajoues s'étaient étalées sur le sol. Sa hideuse caroncule de dindon, qui ressemble habituellement à la paire de testicules d'un buffle d'eau, avait désormais l'air

d'un pancake flétri. Dennis a levé un sourcil et une montagne de peau, révélant les yeux marron les plus mélancoliques qui soient, avant de reprendre son imitation d'un tapis dans un profond soupir. Il est resté comme ça plusieurs jours. Et puis il a cessé de s'alimenter. Ce fut un nouveau tournant majeur dans notre existence déjà bouleversée. Je connaissais Dennis depuis qu'il était une petite boule toute fripée qui trébuchait sur ses propres oreilles, à l'époque où il espérait encore pouvoir évoluer mentalement et sauver ses couilles. Il avait toujours eu ce côté mollusque écervelé, mais je ne l'avais jamais vu ainsi. Je soupçonnais que même l'arrivée du livreur UPS – l'ennemi juré de toutes les races canines et l'éternel rival de Dennis – n'aurait pu le sortir de sa torpeur. Dennis avait succombé à sa propre maladie chronique. Il s'était fait piéger par un assassin invisible qui s'était glissé dans son corps sans y être invité, et lui rongéait lentement le cœur de l'intérieur. Qui avait avalé son espoir et anesthésié ses sentiments. La dépression.

Quand on est déprimé, où veut-on aller ? Nulle part.

Qui a-t-on envie de voir ? Personne.

Il y a tant de façons de souffrir d'une dépression. Tristesse, perte d'intérêt, angoisse. Le Cymbalta peut aider.

Big Jim s'était passé cette pub en boucle un jour qu'il se sifflait du Malibu-Coca puis avait appelé, en état d'ébriété, la femme de son meilleur ami, s'était chié dessus, pour finir par tomber dans les pommes sur la pelouse. Je me souviens qu'on avait fait deux allers-retours chez Walgreens le lendemain pour acheter du Smecta.

Pendant un certain temps, après l'incident de l'œil,

Dennis avait décidé de redécorer la maison, et contre toute attente, je me suis surprise à regretter ces journées de démolition, comme quand il avait arraché le lino de la cuisine ou qu'il avait dégoté un paquet XXL de pruneaux dans le garde-manger. Ce ne fut guère moins désastreux que le jour où il avait bu un bidon de quatre litres d'huile et dégobillé sur la table du salon une flaque de la taille de l'*Exxon Valdez* quand il s'est échoué.

Dennis était en crise – comme Big Jim. Il lui manquait tellement que ça le tuait. Je me suis mise au boulot instantanément, poussant les pilules aussi près que possible de Big Jim sans qu'il m'arrache un lambeau de cuisse. J'ai tenté des lâchers en plein vol de comprimés dans sa bouche, mais il manquait toujours le plus important, qu'il les avale, et les précieuses gélules ressortaient dans un épais filet de bave sanguinolente. Je lui ai lancé des croquettes contre le ver du cœur, du café et des Snickers, je lui ai offert de vieux numéros de *Big Butts*TM et une photo de lui avec les genoux brûlés par le soleil quand on avait pêché le grand saumon royal – toujours rien. Je l'ai bombardé de talc pour bébé, saupoudrant de poudre blanche ses articulations déformées et sa peau couleur de cannabis. Rien à faire.

La tristesse a commencé à me gagner, moi aussi. Et pourtant, je suis une éternelle optimiste ; « intrépide », voilà comment on me décrit souvent, et ce n'est pas moi qui dirais le contraire. Big Jim dit que je suis une Madame-je-sais-tout, que mon intelligence me perdra, et que je suis une « opportuniste, putain » (il a grossièrement sous-estimé mon amour pour les pièces de monnaie). Je suis cultivée,

j'ai regardé des heures innombrables d'émissions enrichissantes et, grâce à Big Jim, de télé-réalité, et j'ai tendance à voir le bon côté des choses. En général, je crois que le meilleur reste à venir, mais là ? Ça, c'était dur. La tristesse me grouillait sous la peau comme une armée de termites, grignotant ma résolution. Parfois, j'avais l'impression que mon cœur était un fruit qui flétrit et se couvre de duvet sur la paille de la cuisine, talé et pourrissant, attirant les mouches. Mes pattes en devenaient lourdes, le vol devenait une corvée. Mais si ma tristesse était passagère et guérissable – et me laisserait sans doute une cicatrice – je savais, aussi sûr qu'un oiseau mue, que celle de Dennis était irréversible. Il mourait de tristesse.

Alors je me suis lancée dans deux projets. Le Projet Bien-être et le Projet Bonheur. J'ai eu recours à ce que j'avais appris grâce à Big Jim quand je n'étais encore qu'un oisillon, qu'il m'avait recueillie chez lui, et que les friandises qu'il me donnait pour me dresser marchaient si bien que je m'étais mise à ressembler au Bibendum, et qu'il avait dû lever le pied sur les récompenses. Mais la grève de la faim de Dennis était compréhensible. Même quand je lui apportais des croquettes, une par une, il ne sortait pas de la buanderie et ne s'éloignait pas des sous-vêtements fétides de Big Jim. Alors j'ai été forcée de sortir l'artillerie lourde : des Cheetos[®], ces délectables bombes radioactives. À coups de bec, je les ai découpés en petits morceaux et en ai posé un légèrement hors de portée de Dennis. J'ai regardé sa truffe spongieuse se tortiller et un pli de peau de son front se soulever pour révéler un œil curieux. Il a de nouveau reniflé, a déroulé un ruban de

langue rose pour alpaguer le Cheeto®. Comme l'avait fait Big Jim quand je n'étais qu'un oisillon, j'ai posé des appâts Cheetos® hors de portée de vue de Dennis. J'ai d'abord obtenu quelques reniflements. Puis un tressaillement de la patte. Puis – eureka ! – un battement de queue. Finalement, Dennis a soulevé sa grosse carcasse des calbuts, s'est laissé guider par son museau collé au sol, et a dévoré mes appâts comme un champion.

J'ai repensé à la pub pour Cymbalta. Comme je n'avais pas de Cymbalta et ne voulais pas prendre le risque de faire une nouvelle incursion chez Walgreens – pour votre information, leurs médocs ne valent pas un clou, aucun n'a eu le moindre effet sur Big Jim – j'ai repensé à ce que les gens et le chien qui ressemble à un Sammy Hagar SDF faisaient dans la pub. Ils gambadaient. C'était exactement ce dont Dennis avait besoin : gambader. Faire de l'exercice. Alors j'ai instauré un temps de récréation, où je lui tirais la queue et où il me poursuivait dans le jardin. J'ai caché des Cheetos®, des Funyuns®, des morceaux de bœuf séché et de plats surgelés dans la maison et le jardin, regardant Dennis et son extraordinaire blair remonter la trace de tous les morceaux jusqu'au dernier. Contre toute attente, ça m'a plu. J'ai perfectionné mon sifflement et imité la façon dont Big Jim appelait Dennis, « ZzzzzZZZt ! Dennis ! Au pied, mon grand ! », et j'ai récompensé Dennis chaque fois qu'il répondait à mes appels. J'ai répété les mots « Dennis ! Assis ! » d'une voix gutturale, faisant de mon mieux pour retrouver les intonations de Big Jim, et me suis émerveillée quand Dennis a posé son arrière-train sur l'herbe en dessous de ma branche, attendant que je

lui lance un chamallow jaune vif. Et figurez-vous que le Dennis d'avant a refait surface. Il était là avec sa queue tournoyante comme un gouvernail, son énergie balourde, sa grosse carcasse de limier plus ridée que le cul d'un chat, et je jurerais presque, quand j'ai imité la voix de gorge de Big Jim disant « Bon chien ! », avoir vu Dennis sourire, et postillonner des nuées de friandises au saumon dans l'air nocturne. Je me dis qu'il a cru que j'étais comme Big Jim. Que j'étais un Enfoiré.

Quand je ne faisais pas tout mon possible pour que Dennis s'intéresse au Projet Bonheur, j'étais au sous-sol, où je lâchais des pilules dans le gosier de Big Jim. Combien de temps cela a-t-il duré ? Impossible à dire avec certitude – je n'ai jamais vraiment eu la notion du temps – mais je vous assure que j'ai tâché de suivre le calendrier de Big Jim plein de photos de teutottes à gros lolos et qu'un mois entier est passé (soit une paire de lolos teutons). Je sais ce que vous pensez. Pourquoi n'ai-je pas quitté la maison et notre quartier de Ravenne pour aller chercher du secours ou une assistance médicale ? Votre question est légitime, bien qu'un tantinet agaçante. J'ai fait un choix, voyez-vous. J'ai choisi de rester près de Big Jim et du nid à cause des bruits. Au cours de nos excursions dans le jardin, Dennis et moi entendions des bruits, comme des feux d'artifice et des coups de feu, en plus retentissant. Pendant un moment, il n'y a plus eu d'oiseaux dans le ciel, comme en temps de guerre ou pour la fête nationale. Nous entendions des cris terrifiants que nous n'avions encore jamais entendus. Pire que tout, c'étaient des hurlements. Un soir, une tipule – à longues pattes et au vol

chancelant – s’est posée sur notre clôture. Après avoir repris son souffle et contrôlé le tremblement de ses ailes diaphanes, elle m’a parlé.

« Restez à l’intérieur ! » m’a-t-elle prévenue d’une voix cassante comme des brindilles. Je l’ai ignorée, comme j’ignore toujours les insectes et les incessants commérages de l’*Aura*. « Écoutez ! Écoutez ! Ghubari vous fait dire qu’il faut rester à l’intérieur ! »

La chair de poule m’a hérissé l’épiderme. Ghubari. Ghubari savait que je n’écoutais pas l’*Aura*. Mais il m’avait quand même envoyé un avertissement. Je faisais confiance à Ghubari. Ça m’a suffi. Dennis et moi savions qu’il se passait quelque chose de très grave et je ne voulais pas affronter ce qui trouait le silence de la nuit, ce qui pouvait fendre un conifère en deux. Traitez-moi de naïve ou de lâche et je vous montrerai de quoi une corneille est capable. Après tout, il est important de savoir qui est le boss. Malgré mes efforts, Big Jim est resté au sous-sol, à s’abîmer le bras contre le mur de béton dans une odeur de plat sauté à la pisse de chat, mais chaque fois que je m’apitoyais sur mon sort, je repensais à Triscuits.

Au beau milieu de notre mois du Projet Bonheur, les premiers bourgeons tenaces ont commencé à poindre et les bruits étranges ont fini par cesser. Dennis et moi avons fêté ça en passant plus de temps dans le jardin, nous courant après et faisant tout notre possible pour être heureux. Dennis a même pourchassé des corbeaux des campus moqueurs et des écureuils salaces qui venaient se frotter les couilles sur les nains de jardin. Certains soirs, Dennis courait jusqu’à la clôture, aboyant comme un

dératé à en baver, cédant à la panique. Quand il tendait ses lèvres caoutchouteuses vers le ciel et laissait échapper un hurlement de limier, je lui ordonnais de rentrer.

« ZzzzZZZt ! Dennis ! Viens manger un Twinkie ! » C'était ce que j'avais trouvé de mieux pour instiller en Dennis un sens de la préservation, et je lui faisais la leçon depuis le fauteuil de Big Jim pour lui expliquer que le meilleur moyen d'accroître ses chances de survie est de ne jamais jouer les héros, pendant qu'il s'allongeait sur le canapé pour se lécher le zizi. C'est le moment de me confesser : je cachais les Twinkies dans la boîte à biscuits et il se peut que, par inadvertance, j'aie donné à Dennis l'œil de Big Jim. J'ai présenté à ce dernier mes excuses les plus plates mais franchement, ça n'a pas l'air de lui manquer. En tout cas, *mea culpa*.

J'ai fini par épuiser les friandises de Dennis, mais grâce à l'appétit d'ours de Big Jim et sa prédilection pour les achats à prix cassé, il y avait assez de denrées de base dans le garde-manger pour que le cœur de Dennis continue de battre et que l'activité de ses intestins reste volcanique. Cela signifiait que je ne devais pas m'éloigner du nid et, en dehors de quelques vols de reconnaissance, que je reste à l'écart du grand inconnu, des prédateurs, des élans et de l'ancre de l'horreur qu'était Walgreens.

Et puis un matin, j'ai retrouvé le téléphone mobile de Big Jim. Je cherchais le Kong de Dennis et l'ai aperçu sous la couette à motif camouflage de Big Jim où il avait dû le laisser avant l'incident de l'œil. Tout s'est bousculé dans ma tête. Le téléphone mobile de Big Jim ! De quoi le requinquer ; il adorait ce truc. Oui ! Une chance

d'appeler du secours ! 911 ! J'ai appuyé sur le bouton de mise en marche et miraculeusement le téléphone s'est allumé, son écran s'illuminant avec un gazouillis de bienvenue. Un carillon mélodique.

Et là tout est une nouvelle fois parti en couille.

Un hurlement inhumain a résonné dans la maison. Dennis a été pris de panique, vociférant sa détresse en aboiements assourdissants. Le hurlement s'est arrêté. Des bruits de pas effrénés ont fait trembler la maison. Putain, Big Jim quittait le sous-sol. Les bruits de pas ont tonitrué dans l'escalier à la vitesse de l'éclair, et j'ai su – comme seule une corneille peut le savoir – que c'est après moi qu'il en avait. J'ai parcouru sa chambre des yeux, à la recherche d'un endroit où me cacher. La penderie à moitié ouverte ? Le tiroir de l'armoire ? Est-ce que je pouvais ouvrir le coffre à munitions ? Non, il me trouverait. Le téléphone a de nouveau carillonné – ces putains d'alerte de mise à jour – et la maison s'est emplie d'un épouvantable hurlement à vous fendre le crâne. Merde ! Où était Dennis ? Où l'avais-je vu pour la dernière fois ? Où l'avais-je laissé ? J'ai repensé à Triscuits et secoué la tête, tâchant d'utiliser les quelques secondes qui me restaient avant que le Big Jim patraque ne me trouve. Il fallait que je garde le téléphone, c'était mon seul espoir, une chance de porter secours à Big Jim. Des bruits de pas furieux ont secoué le sol. *Réfléchis, P.M., réfléchis.*

J'ai mis le téléphone dans mon bec, pris mon essor et me suis dirigée vers la fenêtre de la chambre. Fermée. Je suis rentrée dedans, me cognant l'aile dessus et faisant cogner le téléphone, qui a glissé dans mon bec, et que j'ai

senti m'échapper et tomber sur le tapis. Concentre-toi. Fenêtre. Toujours fermée. J'ai plongé pour récupérer le téléphone et soudain Big Jim est apparu à la porte, plus vivant et non vivant que je l'avais vu depuis très longtemps. Son cou s'était allongé et formait un coude contre nature, semblable à celui d'un charognard. J'ai repensé aux Enfoirés de chez Walgreens, ça m'a soulevé le cœur. Big Jim écarquillait des yeux injectés de sang et regardait fixement mon bec. Un grand craquement d'os a retenti et il a desserré la mâchoire, qui est tombée, suspendue à un fin ruban de gencive, libérant un flot de sang. Il a secoué la tête, mâchoire démantibulée, donnant à voir un morceau d'os blanc comme la nacre. Le sang a éclaboussé les murs. J'ai serré le téléphone aussi fort que possible et me suis envolée, battant vigoureusement des ailes pour faire du surplace. Big Jim a émis un grondement guttural puis est revenu à la charge, les doigts déformés de la seule main qui lui restait recourbés comme des serpes. Il s'est jeté sur moi, découvrant ses dents jaunies, sa mâchoire béante, cette atroce cavité rouge. À quelques centimètres de mes plumes, si près que j'ai détourné la tête de l'odeur nauséabonde de Big Jim quand je me suis faufilée sous son bras pour quitter la chambre, avant de descendre l'escalier et d'aller à la buanderie. Dennis se tenait prêt au salon, le poil hérissé comme autant d'aiguilles, ses aboiements suraigus et frénétiques. J'ai crié « DENNIS, ASSIS ! » aussi fort que j'ai pu, espérant avoir fait le nécessaire pour lui sauver la vie. Les bruits de pas de Big Jim ont fait vibrer l'air près des plumes de ma queue ; je le sentais juste derrière moi, contre moi,

sentais son haleine et ses grognements, à deux doigts de me faire attraper en vol et enfourner dans cette horrible cavité sanguinolente. J'ai traversé la buanderie, lâchant le téléphone comme une pierre brûlante sous le soleil. Je suis sortie par la minuscule fenêtre, m'éraflant la tête sur son encadrement. Big Jim a poussé un cri perçant de vautour que j'ai entendu depuis le jardin et s'est cogné la tête contre le rebord de la fenêtre. Je suis retournée dans la maison par la fenêtre de la cuisine. Je suis passée devant Dennis, qui aboyait féroce, bien campé sur son derrière. Puis j'ai foncé de toutes mes forces dans la porte comme une torpille noire.

Elle s'est refermée en claquant.

Le silence s'est abattu. Aucun son ne nous parvenait de la buanderie où se trouvaient le téléphone et ce qui restait de Big Jim. Dennis haletait en silence, les pattes tremblantes. Plus aucun mot ne fut prononcé. Je ne pouvais pas faire comme s'il ne s'était rien passé, et je ne pouvais pas fermer à clé la porte de la buanderie, ce qui signifiait que nous n'étions plus en sécurité dans notre propre maison.

Je ne pouvais pas réparer Big Jim toute seule.

D'un simple battement d'ailes, j'ai adroitement pris la laisse de Dennis au mur et, pinçant son mécanisme d'un coup de bec, l'ai attachée à son collier. J'ai saisi la poignée avec mes pattes et me suis envolée, Dennis faisant de son mieux pour me suivre au sol. Il a franchi la fragile porte de derrière et le portail en silence, est passé devant l'érable japonais où j'ai appris à voler, et nous avons marché sur le trottoir et le ciment, abandonnant tout ce que nous avons connu et aimé.

Nous sommes partis lentement au son lugubre de ses pattes et du battement poussif et accablé de mes ailes, loin de notre maison et de notre cœur.

C'était le moment. Le moment d'affronter l'inconnu terrifiant. Le moment d'obtenir des réponses. Je savais à la recherche de qui il fallait partir.

P.M.

Devant la petite maison d'artisan à Ravenne,
Seattle, État de Washington, États-Unis d'Amérique

ON EN ÉTAIT DONC LÀ. Une corneille abandonnée en pleine crise existentielle, associée à un limier au QI de plum-pudding. Nous formions peut-être l'équipe la plus pitoyable sur toute la surface de la Terre. On se lançait dans un monde que nous ne connaissions pas, un monde aux contours flous qui se faisait les dents et venait de subir une profonde transformation. Dennis m'a suivie sur le trottoir. Nous sommes passés devant des feux de circulation éteints, la maison de conte de fées de Nargatha, le jardin et sa balançoire désormais poussiéreuse, et j'ai poussé un grognement involontaire en me rendant compte que je me conformais à des normes sociales qui n'avaient plus cours. En l'absence de voitures, plus besoin de regarder à gauche et à droite avant de traverser, ni de s'arrêter au stop, mais je le faisais quand même, parce que c'est ainsi que j'ai été élevée et qu'il fallait que je m'accroche à autre chose que la poignée de cuir de la laisse de Dennis. Les caniveaux débordaient d'ordures qui

jonchaient les trottoirs. Ils avaient cuit au soleil et refroidi, chargeant l'air de relents fétides. Visiblement, les Enfoirés éboueurs carburaient au Vaporub. Quand Big Jim prenait du Vaporub, aucune de ses quatre alarmes ne le réveillait et il fallait que je lui jette des capsules de bouteilles de bière sur la tête. *Big Jim*. Le traumatisme d'avoir failli me faire bouffer par mon meilleur ami était de loin la chose la plus douloureuse que j'aie jamais connue. J'avais l'impression qu'on avait retourné un sabre sous ma peau fine comme du papier. Je connaissais désormais la douleur de la trahison, une douleur qui change nos cellules mêmes, s'imprime dans notre ADN. Tout autour de nous, l'herbe était haute, les mauvaises herbes montant en spirale avec malice, tels des barbelés organiques. Si des choses se cachaient dans ce chaos, c'est qu'elles choisissaient de rester invisibles. Tous les quelques battements d'ailes, l'incertitude faisait frissonner mes plumes.

Dennis semblait ravi d'être enfin dehors, tout à son exploration olfactive, baladant sa truffe noire spongieuse sur le sol, ses plis de peau tombante oscillant d'un côté à l'autre. Il avait beaucoup à rattraper. De temps en temps, je lâchais la laisse et partais en vol de reconnaissance pour savoir ce qui nous attendait un peu plus loin. Aux aguets de la silhouette sombre d'un prédateur. Des signes avant-coureurs de membres déformés, d'yeux vermillon affamés et d'os du cou affranchis de toute logique. Aux aguets d'Enfoirés en bonne santé, comme j'étais sûre qu'il en restait. Et surtout, tendant l'oreille.

Je me suis branchée à contrecœur sur l'*Aura*, écoutant une pie se vanter de tout ce qu'elle avait glané. Un couple